

POÈME D'ACTION DE GRÂCES ET PRIÈRE

PRÉFACE ¹

Je sais qu'au nombre des hommes illustres il y ne eut qui, en raison de l'éclat de leurs mérites et pour immortaliser le prestige de leur gloire, ont transmis à la postérité le récit journalier de leurs actions qu'ils avaient eux-mêmes composés. Mais puisque les qualités exceptionnelles de ces hommes m'éloignent assurément, autant d'eux que le fait la distance même des années, ce n'est certainement pas un dessein semblable au leur qui m'a poussé à écrire un petit ouvrage sur un sujet presque identique : je n'ai pas accompli des actions assez éclatantes pour pouvoir en retirer la moindre gloire et n'ai pas suffisamment confiance dans mon talent d'écrivain pour me résoudre sans difficulté à oser rivaliser avec les œuvres de quelque auteur que ce soit. Mais, il ne me coûte pas de l'avouer, tandis que, dans mon exil prolongé, je languissais depuis longtemps accablé par la tristesse d'une oisiveté qui m'affligeait, c'est la miséricorde divine, j'en suis sûr, qui m'a conduit à rechercher des consolations de ce genre, qui convenaient à la fois à un vieillard qui a la conscience en paix et à un pieux dessein : moi qui avais le sentiment d'être assurément redevable de ma vie tout entière à Dieu, je voulais montrer que les actes de ma vie entière avaient aussi été consacrés à son service et, passant en revue les années que sa bienveillance m'a accordées, composer en son honneur un petit ouvrage d'action de grâces en utilisant le récit de mon journal. Je suis certain que sa miséricordieuse bonté s'est manifestée à mon égard, puisque dans mon enfance même je n'ai pas été privé des plaisirs passagers accordés au genre humain; je sais aussi que la sollicitude de sa Providence m'a été également bienfaisante : en m'infligeant les souffrances modérées que provoquaient d'incessantes épreuves, elle m'a clairement enseigné que je ne devais pas m'attacher trop fortement au bonheur de cette vie, dont je connaissais la précarité, ni être exagérément effrayé par les malheurs au milieu desquels l'expérience m'avait appris que les interventions bienveillantes de Dieu pouvaient me secourir. Ainsi donc, si jamais mon opuscule tombe aux mains de quelque personne, d'après le titre qui est placé en tête du livre elle devra certainement constater que ma petite méditation, que je dédie au Dieu tout-puissant, était destinée à occuper mon loisir bien plus qu'à distraire autrui de son loisir et que j'aime beaucoup mieux que ce témoignage de piété, quelle qu'en soit la qualité, soit agréable à Dieu plutôt que je ne souhaite voir ce poème inélégant connu des lettrés. Cependant, si d'aventure il se trouve quelque lecteur plus curieux, à qui ses affaires laissent suffisamment de loisir pour qu'il veuille s'informer du déroulement de mon existence éprouvante, je voudrais obtenir de lui que, s'il découvre dans mes actions ou bien dans mes vers quelque trait, ou peut-être aucun, qu'il puisse approuver, il aille néanmoins rejeter dans l'oubli, sans le condamner, ce qu'il aura lu, plutôt que de le transmettre au jugement de la postérité.

¹ composé en 459

POÈME D'ACTION DE GRÂCES À DIEU

RÉDIGÉ D'APRÈS LE RÉCIT DE MON JOURNAL.

M'apprêtant à développer le récit de mes années écoulées et à décrire la suite des événements vécus au long des jours que j'ai parcourus, parvenu au terme d'une vie à la destinée incertaine, je te supplie, Dieu tout-puissant, de m'assister dans ta bienveillance pour moi et, inspirant mon ouvrage, de favoriser mon entreprise, si elle t'est agréable; accorde à mes écrits de voir le jour, à mes souhaits d'être satisfaits, pour que, grâce à ton aide, je sois capable d'énumérer tous tes bienfaits. Car je et dois tous les moments que j'ai vécus, depuis le premier instant où j'ai respire l'air lumineux de la vie, et souvent ballotté par les tempêtes hostiles d'un monde inconstant, protégé par toi, je suis parvenu jusqu'à la vieillesse; depuis qu'a commencé de s'écouler la douzième semaine de mes années, j'ai déjà vu six solstices brûlants du soleil d'été et tout autant d'hivers glacés : c'est toi qui me les as accordés, mon Dieu, toi qui renouvelant le cycle des années de l'âge écoulé le régénère en faisant revenir sur lui-même le cours du temps. Qu'il me soit donc permis de célébrer tes bienfaits dans un poème et de te témoigner par le langage la reconnaissance que je ressens. Même enfermée dans notre cœur, cette reconnaissance t'est clairement connue, nous le savons bien, mais ma voix, qui connaît son secret, s'arrachant d'elle-même au silence des profondeurs de mon âme, fait jaillir la source de mes vœux qui s'épanchent en abondance.

C'est toi qui donnas au corps sans vigueur du nourrisson que j'étais al force de supporter les dangers des routes et des mers. Né à Pella, qui fut jadis le berceau du roi Alexandre, près des remparts de Thessalonique, d'un père qui exerçait les fonctions de vicaire d'un «illustre» préfet, je fus transporté, confié aux bras tremblants des nourrices, au-delà des mers vers un autre continent; on me fit traverser des sommets enneigés et des montagnes coupées de torrents, ainsi que le détroit océanique et les flots des gouffres tyrrhéniens, pour me conduire jusqu'aux murs de Carthage la Sidonienne. La lune, qui renouvelle chaque mois sa lumière, n'avait pas encore empli neuf fois son orbe depuis ma naissance. Je passais là, m'a-t-on dit, trois semestres, pendant que mon père y exerçait le proconsulat, puis on me fit à nouveau affronter la mer et des routes déjà empruntées : je devais aller voir les illustres remparts de la ville de Rome, que ses collines avaient rendue célèbre. Je ne pouvais pas encore percevoir distinctement ces spectacles qui se présentaient à ma vue, mais quand les récits fréquents de ceux qui les avaient alors considérés me les eurent fait découvrir, fidèle au sujet de mon ouvrage, j'ai pensé qu'il me fallait en faire mention. Un terme fut enfin mis à ces longues courses et, amené dans la patrie de mes ancêtres, sous le toit de mes aïeux, j'arrivai à Bordeaux; jusqu'aux murs de cette ville la superbe Garonne conduit les eaux qui refluent de l'Océan par la porte de son estuaire qu'empruntent les navires et qui maintenant encore enferme un vaste port dans la cité à la vaste enceinte. Ce fut là que je vis pour la première fois mon aïeul, consul cette année-là; j'allais avoir trois ans.

Ma troisième année révolue, je sentis mon corps jusqu'alors débile prendre l'assurance d'une vigueur nouvelle et mon esprit, désormais conscient de ses capacités, apprit par l'expérience à connaître l'usage des objets. Il faut que je rapporte fidèlement tout ce dont j'ai pu garder jadis le souvenir pour que l'on soit informé sur moi. Mais de mes années d'enfance, que les charmes de la liberté, des jeux et des plaisirs de cet âge auraient pu faire valoir à mes yeux, que rappellerai-je plus volontiers et qu'oserai-je à plus juste titre faire connaître dans mon opusculé, dont je façonne les vers, si ce n'est l'affectueux zèle et le rare dévouement de mes parents, qui surent toujours m'instruire en tempérant leur enseignement de tendresses ? Que rappellerai-je d'autre encore, si ce n'est les soins avisés de ces guides habiles à m'inculquer les principes d'une vie droite et à faire accomplir des progrès rapides à mon esprit encore inculte ? J'apprenais les premiers éléments de la lecture et mes parents m'enseignaient en même temps à éviter les dix marques

particulières d'ignorance et à ne pas moins fuir les fautes qui heurtent le sens commun. Bien que se soit perdue depuis longtemps déjà la pratique de ces enseignements dans notre siècle assurément corrompu, j'éprouve cependant, je l'avoue, un grand plaisir à évoquer ce vieil usage romain que je suivais alors; le vieillard apprécie davantage l'âge qui s'accorde au sien.

Le temps de mon premier lustre allait tout juste s'achever et voici que, sans plus tarder, on me contraint de lire et d'apprendre les préceptes de Socrate, les fictions guerrières d'Homère et les courses errantes d'Ulysse. Sans désespérer on me fait passer aux œuvres de Virgile, alors que je n'avais encore qu'une connaissance insuffisante de la langue latine : j'étais jusqu'alors habitué au langage de mes serviteurs grecs, auxquels m'avaient lié les jeux pratiqués depuis longtemps en leur compagnie. Aussi, pour l'enfant que j'étais, ce fut une épreuve bien pénible, je l'avoue, que de comprendre ces livres écrits dans une langue que je connaissais mal. Si cet enseignement bilingue convient à des esprits supérieurs et orne d'un double éclat ceux qui possèdent ces deux langues, en ce qui me concerne cette dispersion eut tôt fait d'épuiser les maigres ressources de mon esprit trop peu fécond, je le sens bien maintenant. Voilà ce qu'aujourd'hui révèle aussi malgré moi cet ouvrage que j'écris, ouvrage inconsidéré, il est vrai, que je livre volontairement au lecteur, mais sans que, je l'espère bien, j'aie à rougir des faits que l'essai de faire connaître dans mes écrits. Car l'habile sollicitude de mes vertueux parents m'inculqua dès l'enfance ce principe de ne pas donner à ma réputation l'occasion de craindre les propos malveillants de qui que ce soit. Quoique cette réputation bien méritée possède encore son prestige, j'aurais pourtant été paré d'un éclat encore plus estimable si mes parents, qui avaient d'abord formé des vœux en harmonie avec les miens, avaient persisté dans leur intention: dès mon enfance, ils m'auraient consacré à toi, ô Christ, à jamais et, témoignant ainsi plus à propos l'affectueuse sollicitude qu'ils ressentaient pour moi, ils m'auraient privé, ce peu de temps que dure la présente vie, des séductions de la chair pour me permettre de recueillir des fruits éternels dans la vie à venir.

Mais il m'est maintenant permis de croire que ma destinée, dont tu as montré qu'elle répondait à tes desseins, m'a été ainsi plus salutaire, Dieu éternel et tout-puissant qui régis tout, puisque tu as renouvelé au pécheur que je suis ta grâce vivifiante : aussi je te suis maintenant redevable d'actions de grâces d'autant plus grandes que j'ai conscience de m'être rendu coupable de grandes fautes. Car tout ce que j'ai pu commettre inconsidérément de blâmable et d'interdit, en vagabond qui parcourais les époques dissolues de ma vie, je sais que ta bonté peut me le pardonner entièrement depuis que, me reprochant d'avoir failli, j'ai cherché refuge auprès de ta justice; si jamais j'ai pu éviter des péchés qui auraient encore aggravé ma culpabilité, si je les avais commis, je sais que c'est aussi la grâce de Dieu qui m'a permis d'y parvenir.

Mais je reviens au récit de ma vie, au temps parcouru au cours de cet âge où, applique aux études de grammaire, je pensais avec plaisir pouvoir réaliser quelque progrès conforme à mes vœux dans le travail auquel je me consacrais sous la férule de mes maîtres de grec et de latin, aussi exigeants l'un que l'autre. Peut-être aurais-je même recueilli une juste récompense de mon zèle, si une cruelle fièvre quarte ne s'était brusquement abattue sur moi et en m'avait frustré du bénéfice des efforts que l'accomplissais volontiers pour étudier, alors que j'avais à peine achevé la quinzième année de ma vie. Bouleversés dans leur affection pour moi, mes parents estimèrent qu'il valait mieux guérir mon corps malade plutôt que m'enseigner un docte langage; les médecins conseillaient avant tout de n'offrir à mon esprit qu'une continuelle allégresse et des agréments de tout ordre. Mon père s'ingénia à me procurer lui-même ces distractions : lui qui venait de renoncer à son goût passionné pour la chasse et ne l'avait fait que par souci pour mes études, parce qu'il craignait que cette passion ne leur nuisît, s'il m'associait à ses divertissements, et qu'il ne voulait pas jouir seul, sans moi, de ces plaisirs, ce fut pour moi qu'il reprit cet exercice avec une ardeur plus vive que naguère et qu'il renouvela tout l'équipement nécessaire à cette

distraction; il espérait me procurer ainsi la guérison souhaitée. Ce type d'activité, qui se prolongea pendant tout le cours de ma longue maladie, me conduisit à négliger complètement la lecture; cette paresse devint habituelle et me fit du tort quand je fus guéri, à un moment où une passion nouvelle, celle du monde trompeur, s'emparait de moi et où la trop tendre affection de mes parents, qui trouvaient des motifs de joie suffisants dans ma guérison, était par trop indulgente envers moi.

Ainsi encouragé, mon dérèglement ne fit que s'accroître et je fus affermi sans peine dans mes dispositions à suivre les inclinations de la jeunesse; je voulus posséder un beau cheval richement orné de phalères, un écuyer de noble prestance, un chien à la course rapide, un superbe faucon et une balle dorée, au rebond léger, qu'on venait de faire venir de Rome pour servir à mes jeux : j'obtins aussi des vêtements plus recherchés, souvent renouvelés, qui exhalaient une légère odeur de civette d'Arabie. Plein de vigueur, je prenais plaisir à de continuelles chevauchées sur un coursier rapide et, quand je me remémore combien de fois j'ai évité des chutes brutales, je suis fondé à croire que j'ai été protégé par la grâce du Christ; il est affligeant que je ne m'en sois pas alors rendu compte, pressé de tous côtés, comme je l'étais, par les séductions du monde. Flottant entre ces tentations et les vœux de mes parents, qui souhaitaient que je m'assure bientôt une descendance, ce fut pour ainsi dire avec du retard, vu mon âge, qu'embrassé par le désir je me précipitai dans les plaisirs nouveaux pour moi de la débauche juvénile que naguère, encore enfant, je pensais pouvoir facilement éviter. Cependant, autant que je le pus, je réprimai le développement de mes passions, les refrénant par une conduite circonspecte, dans la crainte d'ajouter le poids de torts encore plus graves à celui de mes fautes. Je bridai l'impulsion de mes désirs et les contins, en me donnant pour principe de ne jamais séduire une femme contre son gré ni débaucher l'épouse d'autrui et, soucieux de préserver mon honneur qui m'était cher, d'éviter aussi de céder aux avances des femmes de condition libre, me contentant de liaisons avec les séduisantes esclaves qui servaient chez nous; c'est que je préférais être accusé d'une faute plutôt que d'un crime et que je craignais de m'exposer à perdre ma réputation. Mais je ne tairai pas l'épisode suivant de ma vie : un fils naquit alors de mes amours; je l'appris, mais je ne vis pas ce petit qui mourut tout jeune, et jamais par la suite je n'eus d'enfant naturel, alors que la licence des mœurs alliée aux séductions d'une jeunesse débauchée aurait pu me causer de plus grands torts en exerçant sur moi son empire, si déjà alors, à Christ, tu n'avais eu pour moi de la sollicitude.

Je vécus ainsi depuis l'âge d'environ dix-huit ans jusqu'à ma vingtième année accomplie, mais vint le moment où les soins affectueux de mes parents me contraignirent à abandonner, contre mon gré, je l'avoue, le genre de vie auquel je me laissais entraîner par une douce habitude et me forcèrent à me marier jeune. La famille de mon épouse se glorifiait de l'ancienneté de son nom plus que de ses biens qui ne pouvaient pas apporter de grandes satisfactions à cette époque : ils demandaient de très grands soins, par suite de l'état d'abandon où les avait maintenus depuis longtemps l'incurie d'un propriétaire âgé. Ce fut sa petite-fille qui, après la mort de son père, recueillit toute jeune le patrimoine de son aïeul, elle qui devait plus tard s'unir à moi par les liens de l'hymen. Mais résolu à assumer la tâche qui m'était assignée, comme l'ardeur de la jeunesse soutenait le zèle qui m'animait, je consacrai seulement quelques jours à goûter les joies de mon nouvel état et bientôt je m'obligeai, avec les miens, à changer notre oisiveté, mauvaise conseillère, en une activité qui en nous était pas familière. Quand c'était possible, j'engageais seulement les miens à suivre l'exemple de mes propres efforts, mais pour certains, récalcitrants, il fallut les contraindre en usant de la sévérité d'un maître. Je m'appliquais ainsi avec ardeur, sans relâche, à hâter l'exécution de la tâche entreprise et je m'empressais de livrer à la culture les terres une fois amendées, de consacrer aussitôt mes soins aux vignobles épuisés en les régénérant par un procédé que j'avais appris; quant à l'obligation qui apparaît comme particulièrement pénible au plus grand nombre, le paiement des redevances dues au fisc, je m'en acquittais de mon plein gré, le

premier, à la date fixée. Je me ménagea ainsi rapidement pour l'avenir des loisirs assurés, afin de pouvoir y consacrer ensuite mon repos de simple particulier.

Ce repos me fut toujours d'un très grand prix, car je désirais avant tout une condition modeste, conforme à mes goûts, voisine du bien-être, éloignée de l'ambition; il me fallait une demeure bien disposée, aux vastes appartements, toujours agréable, quelle que fût l'époque de l'année, une table abondante, garnie de mets choisis, de nombreux et jeunes serviteurs, de beaux meubles en grand nombre, propres à divers usages, une argenterie plus remarquable par son prix que par son poids, des artisans de différents métiers, habiles à exécuter rapidement les ouvrages commandés, des écuries pleines de chevaux bien soignés et de belles voitures pour voyager en toute sécurité. Cependant je visais moins à accroître mes biens que je ne m'appliquais à les préserver, je n'éprouvais guère le désir d'augmenter ma fortune ni celui de briguer les honneurs, mais je m'attachais plutôt, je l'avoue, à chercher le bien-être, à condition pourtant que je pusse l'obtenir à très peu de frais et le conserver sans nuire à l'intégrité de ma réputation; je craignais que la flétrissure d'une vie trop voluptueuse n'entachât l'honnêteté de mes inclinations. Quoique tous ces biens, dont je jouissais, me fussent agréables et bienvenus, la profonde affection que je portais à mes parents, plus chère à mon cœur, prédominait en moi; elle m'unissait étroitement à eux par les liens d'un amour si fort que je demeurais une partie de l'année auprès d'eux pour leur apporter mon aide; mon séjour se prolongeait aussi longtemps que nous le souhaitions d'un commun accord et nous procurait un bonheur partagé, car nous goûtions les mêmes joies.

Si seulement la grâce libérale du Christ nous avait accordé de jouir plus longuement de cette vie et avait permis que se prolongeât tout autant la paix désormais enfuie ! De bien des façons notre jeunesse aurait pu tirer profit d'un continuel entretien avec un père instruit par l'expérience et de leçons enrichies de bons exemples. Mais trois décennies de notre vie venaient de s'écouler quand survinrent de funestes soucis causés par un double malheur : avec tout le peuple, nous avions à déplorer en commun un désastre, l'invasion des ennemis au sein même de l'empire romain, et notre famille prouvait sa propre infortune, le trépas de mon père, car les deniers moments de sa vie d'ici-bas et la date à laquelle la paix fut rompue furent pour ainsi dire simultanés. Quant à moi, les dommages causés à ma demeure par les pillages de l'ennemi, tout importants qu'ils étaient en eux-mêmes, m'affligèrent beaucoup moins quand je les comparais à la douleur sans mesure provoquée par la mort d'un père qui m'apprenait à aimer ma patrie et ma famille; car nous avons vécu comme si nos âges avaient été voisins, échangeant des bons offices, animés d'une affection si solide que notre bonne entente surpassait celle des amis de la même génération. Après que m'ait donc été enlevé, au printemps de ma vie, un compagnon si cher, un conseiller si sûr, aussitôt je subis la cruelle inimitié d'un frère rebelle qui s'efforçait de faire annuler le testament pourtant valide de mon père, dans le dessein d'attaquer les dispositions particulières qui avantageaient notre mère; j'avais d'autant plus à cœur de la défendre que sa cause était plus juste et mes sentiments d'affection n'avaient pas moins de force pour m'affermir dans ce dévouement justifié.

De surcroît, la renommée de ma fortune se répandit et me fut néfaste : elle m'exposa à être tourmenté par un plus grand nombre d'adversités au milieu des séduisants attrait d'une vaine ambition; elle attira sur moi les dommages qu'engendraient de graves périls. Il me coûte de rappeler ces souvenirs et j'aimerais mieux passer sous silence ces événements d'un lointain passé, évanouis dans l'oubli, mais les consolations que tes bienfaits secourables, reçus au sein de mes malheurs, m'ont apportées, ô Christ, m'invitent à célébrer les grâces que j'ai reçues de toi après avoir supporté des épreuves et à manifester au grand jour les sentiments que recèle mon cœur. De fait l'expérience m'a aisément appris combien, grâce à toi, s'avéra grande la faveur que me dispensèrent les puissants, car on m'accorda souvent à mon insu les insignes honneurs dus aux grands, avant que je ne fusse en possession de la charge qui m'était destinée; elle m'a appris aussi combien, sous les assauts de la

malveillance, me portèrent préjudice les visées ambitieuses de mes protecteurs et bien entendu les honneurs qui m'étaient conférés. C'est sur moi surtout, qui avais une contrée d'Orient pour seconde patrie et qui étais le propriétaire, dans ce pays de ma naissance, de biens qui n'étaient pas négligeables, que s'abattirent des malheurs; ils m'étaient réservés depuis quelque temps déjà, car d'un côté se liguèrent pour me retenir malgré moi, me faisant persévérer dans mon erreur, en premier lieu les lents préparatifs des personnes de ma suite, parfois aussi l'opposition de ceux qui m'étaient chers, et surtout ma raison aux prises avec mes propres désirs, chaque fois que la crainte de ne pas réussir s'emparait à nouveau de moi et retardait les préparatifs commencés en dépit des obstacles dressés par le sort; d'un autre côté s'unissaient, pour exercer sur moi leurs séductions, l'habitude d'une vie tranquille, les loisirs accoutumés, le grand confort propre à une demeure qui regorgeait de toutes les délices, hélas ! trop séduisantes et abondantes, et de tous les biens en cette rude époque. Ma maison était aussi la seule à ne pas abriter alors de Goths sous son toit, ce qui entraîna peu après de fâcheuses conséquences, car aucune garantie particulière ne protégeait ma demeure qui fut abandonnée à la horde sur le point de partir et livrée au pillage; en revanche, il y eut, nous le savons, des Goths très humains qui s'efforcèrent d'assurer à leurs hôtes le secours de leur protection.

Mais au lot qui fut le mien dans la situation que je viens de décrire vint s'ajouter un autre motif de tourments plus grands encore : l'usurpateur Attale, qui cherchait en vain des soutiens, me conféra en mon absence une charge purement illusoire en m'accordant la dignité de «comte des largesses privées,» tout en sachant bien que nulle ressource ne pouvait subvenir à ces largesses. Lui-même avait déjà cessé de se fier à son autorité impériale, car il avait pour appui les seuls Goths, qu'il avait déjà appris à connaître ses dépens : il pouvait compter sur eux pour protéger sa vie dans l'immédiat, mais non son pouvoir, et il était réduit à l'impuissance, privé du soutien de toute ressource propre, de tout soldat. Aussi, quant à moi, je ne cherchais absolument pas à soutenir le parti de cet usurpateur chancelant, mais, je l'avoue, à obtenir la paix avec les Goths; de cette paix alors souhaitée unanimement, par les Goths eux-mêmes, d'autres jouirent un peu plus tard moyennant finance; ils n'eurent pas à le regretter, car dans notre état nous ne voyons aujourd'hui beaucoup savourer une prospérité qu'ils doivent à la faveur des Goths. Nombreux furent pourtant ceux qui souffrirent auparavant toutes sortes d'épreuves, dont j'eus personnellement une grande part à supporter, car je fus spolié de tous mes biens et je survécus à la ruine de ma patrie. En effet les Goths qui, sur l'ordre de leur roi Athaulf, allaient quitter notre cité, ou ils avaient été accueillis pacifiquement, nous infligèrent, tout comme à des gens vaincus dans une guerre, les plus cruelles épreuves et réduisirent notre ville en cendres. Je me trouvais là en qualité de comte de ce prince, au pouvoir de qui ils n'ignoraient pas que j'étais associé, et malgré cela ils nous dépouillèrent de tous nos biens, ma mère ainsi que moi, victimes tous deux de la même infortune; nous étions leurs prisonniers et ils pensèrent nous traiter avec ménagement en nous accordant seulement le droit de partir sans subir de mauvais traitements; ils ne firent subir aucun outrage aux femmes qui faisaient partie de notre suite ou de nos esclaves et qui avaient partagé notre malheur; ils respectèrent sans réserve leur honneur. Je fus soulagé d'une inquiétude encore plus vive par la grâce de Dieu, à qui je suis redevable d'éternelles actions de grâces : ma fille, que j'avais précédemment accordée en mariage, échappa à la calamité publique en quittant sa patrie.

Les épreuves que je viens de décrire ne furent pas les dernières qu'il nous fallut supporter, car à peine avais-je été chassé du foyer paternel et avais-je abandonné ma maison incendiée, que je subis le siège des ennemis dans la ville voisine de Bazas, la patrie même de mes ancêtres : beaucoup plus redoutable que la horde hostile répandue alentour, une troupe d'esclaves auxquels s'étaient joints, atteints d'une fureur insensée, quelques jeunes gens malfaisants, pourtant de naissance libre, dirigeait ses attaques meurtrières principalement contre les nobles. Mais toi, Dieu juste, détournas leurs coups du sang innocent et tu les apaisas aussitôt en faisant périr quelques coupables; quant au sicaire qui en voulait particulièrement à ma vie, tu

l'as fait mourir sans que je le sache en le punissant par la main d'un autre, car tu te plaisais à me lier à toi par de nouveaux bienfaits et je savais devoir t'en remercier par d'éternelles actions de grâces. Mais bouleversé par le risque d'une agression aussi imprévue, qui me faisait craindre d'être frappé à l'intérieur même de la ville, et trop alarmé, je l'avoue, je laissais s'insinuer dans mon esprit un nouveau projet déraisonnable : avec le secours du roi qui avait été naguère mon ami et dont le peuple nous faisait subir la contrainte d'un long siège, j'espérais sortir de la ville assiégée avec la nombreuse suite de ceux qui m'étaient chers; j'étais incité à cette tentative par la conviction que c'était malgré lui, sous la pression impérieuse des Goths, que ce roi assaillait nos populations. Je quittai donc la ville avec le dessein de connaître ses intentions et me dirigeai hardiment vers lui sans rencontrer d'opposition; j'avais d'ailleurs plus de motifs de me réjouir avant d'avoir adressé ma harangue à mon ami, car je pensais qu'il me ferait meilleur accueil. Mais après que j'eus fait de mon mieux pour sonder plus avant les sentiments de cet homme, il m'affirma qu'il ne pourrait me venir en aide hors de la ville et m'apprit qu'il n'était même pas prudent pour lui de m'y laisser rentrer après m'avoir vu, à moins qu'on ne l'y accueillît aussitôt en même temps que moi; il savait bien en effet que les Goths allaient à nouveau faire peser sur moi de cruelles menaces et, pour sa part, désirait se libérer de leur emprise. Je restai interdit, je l'avoue, frappé d'effroi par le marché proposé, et conçus une très vive terreur devant le danger qu'il m'annonçait, mais grâce à la miséricorde de Dieu, qui toujours et partout vient en aide aux affliges qui l'implorent, je repris mes esprits sans tarder et, tout tremblant que j'étais, je m'appliquai hardiment à encourager, pour en tirer parti, le dessein de mon ami qui balançait encore. Je lui conseillai d'abandonner celles de ses exigences qui, excessives, seraient, je le savais, absolument rejetées, mais, pour celles qui pouvaient être satisfaites, je le pressai d'essayer d'obtenir le plus vite possible un accord. Cet homme avise m'approuva et suivit mes avis sans retard : après avoir consulté aussitôt les notables de la ville, il hâta les préparatifs de l'entreprise et la mena à bien en une nuit avec le soutien de Dieu, qui lui avait déjà accordé sa grâce afin qu'il pût nous porter secours ainsi qu'à son propre peuple.

De tout le camp accoururent en même temps, en rangs pressés, les femmes des Alains qui se joignirent à leurs maris en armes. La première, l'épouse du roi est livrée comme otage aux Romains et on lui adjoint le fils chéri du roi. Pour ma part, je suis rendu aux miens selon les conditions de la paix conclue et je suis «sauvé», si je puis m'exprimer ainsi, des ennemis communs qu'étaient pour nous les Goths. Les murs de la cité sont défendus par les soldats Alains qui, après l'échange de serments, sont prêts à combattre pour notre défense, eux qui naguère nous avaient assiégés en ennemis. Étonnant est l'aspect de la cité, dont une grande foule d'hommes et de femmes confondus parcourt de tous côtés les remparts sans porter d'armes, tandis qu'à l'extérieur de nos murs, et comme rivées à eux, les troupes barbares sont retranchées derrière leurs chariots et leurs armes. La horde des Goths pillards massée tout autour de la ville, se voyant amputée d'une partie non négligeable de ses forces, douta aussitôt de pouvoir demeurer sur place sans risque depuis qu'en son sein des ennemis s'étaient soudain tournés contre ses propres entrailles et, n'osant plus rien tenter, de son propre mouvement elle prit le parti de se retirer à la hâte. Sans plus tarder, suivant leur exemple, nos «troupes auxiliaires», comme nous les appelions, s'en allèrent aussi, résolues à demeurer fidèles à la paix conclue avec les Romains, partout où la fortune leur en fournirait l'occasion. C'est ainsi que l'opération que j'avais entreprise à la légère fut, grâce au bienveillant secours du Seigneur, couronnée de succès; Dieu transforma mon erreur en nouveaux motifs de joie, puisqu'en même temps que moi beaucoup furent délivrés du siège qu'ils subissaient. Toutes ces raisons s'accumulent pour m'inviter à l'adresser des actions de grâces, ô Christ, mais mes paroles ne peuvent suffire à payer ma dette de reconnaissance; je ne m'en acquitte qu'en partie et je reconnais te devoir à jamais de la gratitude.

Mais j'ai suffisamment parlé de ce que j'ai fait pendant la longue période où je fus à la merci des peuplades barbares. Les si nombreuses épreuves que j'avais

supportées m'incitèrent à nouveau, alors que je temporisais toujours, à quitter au plus vite le séjour de mes pères – j'aurais trouvé avantage à le faire plus tôt – et je conçus le dessein de gagner promptement ces rivages où je gardais encore intacte une part importante de la fortune maternelle répartie entre plusieurs villes de la Grèce et de l'Épire ancienne et nouvelle. Des domaines d'étendue non négligeable, exploités par un grand nombre de paysans, étaient divisés en plusieurs fermes sans être trop morcelés et ils auraient pu suffire aux dépenses excessives de maîtres qui se seraient montrés prodigues et par trop négligents. Mais l'événement ne répondit pas aux vœux que j'avais formés tardivement, vœux de pouvoir aller m'établir dans ces lieux où je souhaitais vivre et de conserver une partie des biens des mes ancêtres, alors que les barbares les pillaient en usant des droits de la guerre et que les Romains, se livrant à des actes criminels contraires à tous les droits, m'attaquaient violemment à plusieurs reprises et endommageaient mon patrimoine. Des personnes qui me sont chères ne peuvent se disculper de ces agressions commises contre moi et c'est ce qui me fait souffrir le plus; aux dommages éprouvés dans mes biens s'ajoutent en effet ceux qui atteignent mon affection; je sais qu'il me faut pourtant la conserver à mes proches, avant tous autres, à quelque degré qu'ils m'offensent et j'estime qu'il est impie de ne pas payer cette affection de retour.

Mais, si je juge sainement, je dois maintenant me réjouir de ma destinée telle que tu l'as agréée, ô Christ, toi qui maintenant m'assures des biens de beaucoup préférables à ceux dont je jouissais lorsque, en toute quiétude, je pensais que ta bienveillance était favorable à mes vœux. Ma demeure opulente resplendissait alors de l'abondance d'appréciables agréments et les honneurs éclatants que me valaient ma suite et le soutien d'une foule de clients ne brillaient pas d'un moindre prestige. Je déplore maintenant d'avoir apprécié des biens destinés à décliner si vite et, enfin capable, dans ma vieillesse, d'un jugement plus sain, je reconnais qu'il m'a été profitable de me les voir ravir : ainsi, après la perte de ces richesses terrestres et périssables, j'ai appris à rechercher plutôt celles qui doivent subsister à jamais. Ce fut bien tard sans doute, mais jamais rien n'est trop tardif pour toi, ô mon Dieu, dont l'existence est sans fin et la miséricorde non moins infinie. Seul, tu sais nous porter secours à notre insu, en avançant les souhaits de ceux qui en grand nombre t'implorent et en nous assurant d'avance des biens au-delà de nos vœux. Si les gens hésitent sur ce qu'ils doivent solliciter pour eux-mêmes, tu refuses d'exaucer des demandes trop nombreuses, mais tu es disposé à accorder des biens qui leur conviennent à ceux qui savent préférer tes dons à leurs vœux.

Tu as en effet montré en guidant mes pas combien, avant moi et mieux que moi, tu connaissais mon caractère; tu prévoyais que mes audacieux projets étaient au-dessus de mes forces et à toi seul tu as veillé à mes intérêts mieux que moi-même, en interrompant mes efforts qui visaient trop haut; j'avais la prétention de vivre dans l'observance parfaite de la règle monastique, alors que ma maison était pleine d'êtres chers qui pouvaient exiger que je leur témoigne la même sollicitude qu'auparavant : mes fils, ma mère, ma belle-mère, mon épouse, ainsi que la nombreuse troupe de leurs servantes que ni la raison, ni l'affection, ni les sentiments religieux n'autorisaient à exposer toutes ensemble aux dangers d'une terre étrangère. Mais ta main toute-puissante, ta providence divine, paracheva son œuvre avec l'aide de saintes personnes qui, par leurs conseils, m'amènèrent à suivre l'ancien usage introduit par la tradition des ancêtres et observé maintenant encore par notre Église qui y reste fidèle. Ainsi donc, après avoir confessé les fautes dont je savais avoir à me repentir, je me suis efforcé de vivre dans la stricte observance de la règle que je m'étais imposée, sans expier peut-être par une peine suffisante les erreurs commises, mais animé de la ferme intention de suivre les enseignements de l'orthodoxie, après avoir appris à connaître les chemins des opinions fausses qui conduisent aux hérésies. Je condamne aujourd'hui ces croyances et les rejette au même titre que mes autres péchés. Puis, à l'âge de quarante-cinq ans, au retour de la fête de Pâques, qui revenait à l'époque fixée par la coutume religieuse, je me tournai à nouveau vers ton saint autel, ô Christ mon Dieu, et grâce à ta miséricorde je reçus tes sacrements dans

la joie, voilà trente-quatre années de cela. J'avais encore conservé ma maison et le même train de vie que naguère, mais je me rendais compte désormais que je ne pouvais pas y renoncer et qu'il me serait pourtant impossible de les garder toujours, maintenant que ma fortune à l'étranger s'était amoindrie. Ce qui m'empêchait de retrouver la jouissance de mes biens, dont je me rappelle avoir déjà décrit auparavant l'importance et la situation, c'était l'opposition de mon épouse qui, insensible à nos intérêts communs, était rebelle à tout accommodement et qui, sujette à une crainte excessive, refusait de voyager par mer; j'estimais qu'il ne m'étais pas permis de l'entraîner, on que ce fût, contre sa volonté et qu'il eût été tout aussi illicite de l'abandonner en la privant de ses enfants.

Ainsi privé du doux espoir de jouir du repos dans mes domaines après de si nombreux malheurs, je passe ma vie dans un perpétuel exil, à la merci des fortunes diverses qu'apportent les jours, ayant perdu depuis longtemps tous ceux qui m'étaient chers : ma belle-mère d'abord ainsi que ma mère, puis ma femme achevèrent leur existence; cette dernière qui, aveuglée par la crainte, s'était opposée à mes vœux légitimes me causa aussi de la douleur quand je la perdis, car elle m'était enlevée à un moment où elle aurait pu être davantage en mesure d'apporter une consolation à ma vie qui approchait de la vieillesse. Toute présence reconfortante m'était désormais ôtée avec le départ de mes fils : ils ne me quittèrent pas en même temps, à vrai dire, ni poussés par les mêmes goûts, mais ils désiraient leur indépendance aussi ardemment l'un que l'autre et ils pensaient pouvoir l'obtenir plus facilement à Bordeaux, bien qu'ils y fussent les voisins des Goths qui occupaient la ville. Ils avaient voulu partir contre mon gré et j'en étais affligé, mais je croyais trouver au moins une compensation; j'espérais qu'en mon absence, leur présence dans cette cité serait pour mes intérêts d'un précieux secours et que chacun d'eux partagerait de bon gré avec moi les revenus de mes propriétés, de quelque importance qu'ils fussent. Mais l'un d'eux, qui était prêtre, fut bientôt enlevé à mon affection, encore jeune, ce qui me plongea dans une cruelle douleur; quant à ceux de mes biens dont il avait la jouissance, j'en fus entièrement dépouillé, victime de l'unique pillage de maint ravisseur. De surcroît mon autre fils même, qui m'était laissé en quelque sorte comme soutien, objet tour à tour des amitiés et des colères du roi, subit les conséquences à la fois de sa conduite et d'un funeste accident et connut le même sort que son frère, me laissant démunie de presque toutes mes ressources.

Une fois que me fut ainsi ravi tout espoir d'obtenir les soutiens que je pensais pouvoir trouver grâce aux miens, je reconnus tardivement que c'est bien plutôt à toi qu'il faut demander d'exaucer nos vœux, Dieu très bon, à qui appartient la Toute-puissance, et dans mon dénuement je me décidai seulement alors à m'établir à Marseille. Dans cette ville, où de nombreuses saintes personnes m'étaient chères, je possédais une petite propriété, qui était un bien de famille, mais je ne pouvais concevoir grande espérance d'en tirer de nouvelles ressources; ce n'était pas un domaine cultivé par des paysans attachés à son exploitation, ni un vignoble, seule richesse dont use cette cité pour se procurer au dehors toutes les subsistances qui lui sont nécessaires; c'était seulement une maison située en ville, avec un jardin attenant et, lieu de refuge pour ma solitude, un petit lopin de terre, qui n'était pas sans porter de vigne ni d'arbres fruitiers, mais dont le sol n'était pas propre à la culture. Mais le sentiment que je renonçais à un travail peu pénible m'engagea à consacrer mes soins, même s'ils étaient inutiles, à la culture de ce terrain appauvri qui contenait à peine quatre arpents et à bâtir une maison à l'extrême bord d'un rocher pour ne pas perdre une partie de la surface du champ. En outre, pour les frais qu'entraînaient les nécessités de la vie, je m'efforçai de me procurer des ressources en prenant à ferme des propriétés, tant que le nombre de mes serviteurs demeura suffisant et qu'un âge plus vigoureux me laissa assez de forces. Mais une fois que l'instabilité constante et générale qui était propre à cette époque eut fait décliner tout à la fois ma fortune et ma vigueur, les soucis et les ans, je l'avoue, m'épuisèrent peu à peu; exilé, pauvre, sans famille, toujours facilement enclin à concevoir de nouveaux projets et hésitant beaucoup pour divers motifs, j'estimais utile de revenir sur mes pas pour regagner

Bordeaux. Mais mon dessein ne se réalisa pas et pourtant mes intérêts s'accordaient avec mes vœux et les favorisaient. Ce fut, je pense, pour affermir ma foi que ta providence en décida ainsi; il m'est permis de le croire, à Christ, car de cette façon je reconnaissais tout ce que ta grâce pouvait m'accorder, instruit peu à peu par une longue expérience : après avoir été privé de ma fortune à la suite de et nombreux dommages, je constatais que je conservais un semblant de maison et que mes moyens de subsistance se renouvelaient souvent parce que tu y veillais. Pour ce lot qui est le mien, je sais, mon Dieu, que je te suis redevable d'actions de grâces sans fin, mais de mon propre point de vue je ne sais si je peux me réjouir sans honte de ce que, disposant encore d'un semblant de maison qui m'appartient et satisfait de faire cession à mes riches amis de tout ce qui peut être encore à moi, je souffre que l'argent d'autrui subvienne à mon entretien. Mais je tire ma consolation de notre foi qui nous enseigne que rien ne nous appartient en propre, si bien qu'il nous est permis de penser que le bien d'autrui est aussi le nôtre et qu'en retour nous devons partager notre bien avec les autres.

Cependant tu ne m'as pas laissé longtemps vaciller dans les incertitudes de ce genre de vie et, sans que je t'en prie, ô mon Dieu, tu as jugé bon d'apporter sans retard un soulagement à mes peines; tu ne cessas pas de soigner par de doux remèdes ma vieillesse rendue débile par différentes maladies survenues à des moments divers. Maintenant tu m'as aussi accordé de retrouver de la vigueur : tu m'avais montré que je ne devais plus espérer absolument aucun revenu de mon patrimoine et, après avoir perdu la propriété de tous ces biens mêmes que déjà appauvri j'avais possédés à Marseille, dépendant d'autrui je ne les gardais qu'après les avoir inféodés; c'est alors que, suscite par toi, un Goth que je ne connaissais pas s'offrit comme acquéreur : il désirait acheter un petit domaine qui avait autrefois fait partie de mes biens et de lui-même il m'en fit parvenir le prix; sans doute ce n'était pas le juste prix, mais je reçus cependant avec plaisir, je l'avoue, cette somme grâce à laquelle je pouvais tout à la fois étayer les vieilles ruines de ma fortune écroulée et éviter de nouvelles blessures d'amour-propre.

Tout joyeux d'avoir reçu cette faveur magnifique, je me sens redevable envers toi, ô Dieu tout-puissant, de nouvelles actions et grâces qui doivent presque surpasser celles qui les ont précédées et y mettre le comble. Tout cet ouvrage que je viens d'écrire est rempli de l'affirmation solennelle de ma reconnaissance et bien que sa prolixité, qui lui a fait parcourir une trop longue route; réclame pour ainsi dire qu'un terme soit mis désormais à sa course, pourtant ma piété inépuisable ne peut cesser de te rendre les hommages qui et sont dus, ô Christ. J'estime qu'il est un seul bien, je sais qu'il faut le détenir, tout mon cœur je désire l'acquérir : c'est de pouvoir, en tous lieux sans exception et à tous moments sans en exclure aucun, te célébrer dans mes paroles et, dans mon silence, te garder présent en mon esprit. Puisque donc je me dois tout entier à toi, Dieu très bon, ainsi que tout ce qui est mien, j'ai commencé par toi mon ouvrage, ô mon Dieu, et c'est à toi aussi que, maintenant parvenu son terme, je consacre la conclusion. Je t'ai souvent prié avec ferveur, je t'implore maintenant avec beaucoup plus d'ardeur encore : dans cette vie de vieillard que je mène maintenant, je ne vois rien de plus redoutable que la mort même et il ne m'est pas aisé de discerner où doivent aller mes préférences; aussi, de quelque côté que penche désormais ta volonté, donne-moi, je t'en supplie, une âme intrépide contre tous les malheurs et affermis-la par le don de ta force. De cette façon, puisque je vis depuis longtemps soumis aux lois qui et sont agréables et que je m'efforce d'obtenir le salut promis, puisses-tu faire que je en redoute pas davantage la mort, à laquelle tout âge est assujetti, à un moment où ma condition de vieillard me la rend plus proche et que, dans la crainte des dangers d'une vie incertaine, je ne sois pas tourmenté par la peur de divers malheurs que je suis certain de pouvoir éviter, ô mon Dieu, si tu me protèges. Mais, quel que soit le lot réservé à la fin de ma vie, que l'espérance de te contempler, ô Christ, lui apporte un adoucissement et que tous les doutes de l'angoisse es dissipent devant la certitude confiante où je suis que, tant que je réside dans ce corps mortel qui est le mien, je suis à toi, à qui tout appartient, et

Paulin de Pella

qu'une fois libéré des entraves d'ici-bas je retrouverai vie dans quelque partie de ton corps.

VCO